

## Sept propositions sur la notion de communion

**par Charles  
NICOLAS,**  
*aumônier hospitalier  
et enseignant,  
Alès (France)*

Dans la mouvance de « l'Évangile des mots positifs », *communion* et *amour* se partagent la place d'honneur. Ces mots-là résonnent agréablement aux oreilles. Les entendre fait déjà du bien. Personne n'est contre, pas même ceux qui ne croient pas en Dieu. Ce sont en quelque sorte des mots-remèdes, qui peuvent être prescrits sans limite, sans contre-indication.

Dans les années 80 et 90, c'est le désir de se distinguer des sectes qui a conduit bon nombre de chrétiens à adopter une attitude conciliante, raisonnable, policée. On a mis sur le côté tout ce qui aurait pu donner l'impression qu'on avait des références et une espérance nettement différentes des autres. Certains mots ont disparu dans la bouche des prédicateurs et même dans les traductions de la Bible. On s'y est peu à peu habitué. Aujourd'hui, c'est le désir de se démarquer de tout ce qui pourrait rappeler de près ou de loin l'extrémisme religieux qui mobilise les esprits. On prend le contre-pied, on parle du vivre-ensemble et de la préservation de la planète. On est sûr, ainsi, de n'être pas persécuté. Il est évident que pour beaucoup, dans ce contexte, il n'y a pas plus de limites à apporter à la notion de communion qu'il n'y en aurait pour la notion d'amour ou encore pour l'air à respirer.

La notion de « fraternité », qui n'est pas très éloignée de celle de communion, est couramment évoquée elle aussi, à des niveaux forts divers : fraternité en humanité de par notre filiation à Adam, fraternité dans la République de par notre citoyenneté, fraternité inter-religieuse, fraternité chrétienne en référence à Jésus-Christ... Nous avons parfois vu le mot « frère » utilisé dans ces différents sens... dans un même paragraphe. Est-ce sérieux ? Cette manière de faire, il faut l'admettre, s'accommode de beaucoup d'imprécisions, et on peut

se demander si quelques belles formules positives suffisent à donner le sens nécessaire pour s'accorder véritablement sur ce que l'on veut dire.

Lors de son assemblée générale, au début de 2016, le Conseil de la Fédération protestante de France a proposé une résolution où on peut lire ceci : « Ce mot communion a des sens variés. Il peut recouvrir des réalités bien différentes. Chacun peut lui donner des accents et des nuances diverses, sans se rendre compte que d'autres en ont une compréhension différente. La Fédération protestante de France n'est pas une grande Église et n'a pas vocation à le devenir. Elle n'est pas non plus une simple plateforme de collaboration sans convictions communes, sans âme ».

À lire cela, on est fondé à se demander si, en protestantisme, on peut avoir d'autres convictions que celle qui affirme la pluralité des convictions. Comme cela, on est tranquille. Mais cet arrangement est-il compatible avec la notion de communion ? En fait, de quelle communion parlons-nous ? Avec ces questions subsidiaires : Demander cela est-il inconvenant, déplacé ? La notion de communion est-elle d'emblée abîmée si on tente d'en définir la nature et le sens ? Est-il permis d'utiliser l'expression : « La notion biblique de communion » ?

Si nous parlons de la communion dont il est question dans la Bible, c'est bien celle-ci qui doit nous donner les éléments de référence. *Dire ni trop ni trop peu*, il me semble que c'est la discipline qui convient pour ce sujet. Je propose sept pistes de réflexion (ou hypothèses de travail) susceptibles de nous aider, volontairement présentées de manière lapidaire.

## **1. La notion biblique de communion se réfère inévitablement à la personne de Dieu, unique et trinitaire**

« Nous vous écrivons ces choses afin que vous soyez en communion avec nous. Or, notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ » (1 Jn 1,4).

Des liens de solidarité importants relient tous les hommes, quels qu'ils soient, et même tous les êtres vivants. Cela peut et doit être rappelé sans mesure. L'apôtre Pierre le dit ainsi : « Honorez tous les hommes » (1 P 2,17), c'est-à-dire que notre regard, nos paroles, nos gestes doivent dire à tout homme, sans exception, la valeur très grande qui est la sienne. Pierre ajoute : « Aimez les frères ». L'amour fraternel est un amour de communion. Paul, comme Pierre, appelle « frères » les disciples de Jésus, plus précisément encore, ceux qui sont « nés de Dieu » (Jn 1,12 ; 1 Jn 4,20–5.2).

La seule référence à Dieu, en effet, ne suffit pas. Nous ne voyons pas que Jésus ait été en communion avec tous ceux qu'il a rencontrés ; pourtant, tous « croyaient en Dieu ». La notion biblique de communion suppose une réconciliation opérée, une relation restaurée avec Dieu par son Fils Jésus-Christ (1 Co 1,9 ; 1 Jn 1,6s). Le Saint-Esprit, donné à ceux qui sont venus à Jésus, confirme et manifeste la réalité de cette communion. Dans la perspective biblique, le Père n'est pas sans le Fils, ni sans l'Esprit Saint (2 Co 13,13).

La communion dans le sens biblique ne se décrète pas. Elle doit être reconnue là où elle existe, et être préservée. Aucune institution ne peut en être détentrice ou garante.

## **2. Dans la mesure où elle procède de Dieu et est liée à sa personne, la notion biblique de communion échappe en partie à notre perception, plus encore à notre contrôle**

« J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie » (Jn 10,16).

« Dieu connaît ceux qui lui appartiennent » (2 Tm 2,19).

Nous ne savons de Dieu que ce qu'il lui a plu de nous révéler lui-même. Il en est de même pour la communion, notamment pour l'étendue de cette communion. Qui pourrait mesurer la postérité d'Abraham (Gn 15,5) ?

Il est faux que nous ne puissions rien dire de juste sur Dieu ou sur la communion. Il est également faux que nous puissions comprendre cela d'une manière exhaustive (Rm 11,32-35). De ce fait, nous pouvons discerner que des hommes et des femmes sont en communion et d'autres pas, mais nous ne le faisons pas de manière infaillible.

L'expression biblique « ne pas faire acception de personnes » (Ac 10,34 ; Rm 2,11 ; Col 3,25 ; Jc 2,1 ; 1 P 1,17) ne signifie pas que nous devrions nous abstenir de tout jugement, de tout discernement (1 Co 6,2). Elle signifie qu'il ne nous appartient pas de choisir en fonction des apparences ou en fonction de préférences personnelles ceux que Dieu agréé et nous donne pour frères et sœurs.

## **3. Dans la mesure où Dieu s'est révélé – de telle sorte qu'à sa Parole éternelle et créatrice s'est ajoutée sa Parole écrite –, la notion biblique de communion ne se trouve pas hors de portée de nos investigations**

« Les choses cachées sont à l'Éternel notre Dieu ; les choses

révélées sont à nous et à nos enfants, pour toujours, afin que nous mettions en pratique toutes les paroles de cette loi» (Dt 29,29).

Le fait que la communion soit de nature spirituelle ne signifie pas que nous ne puissions rien dire à son sujet, ni que nous n'ayons pas de responsabilité dans la manière de la comprendre, de la vivre, de la préserver (Dt 15,21. Cf. Ac 17,11).

La communion s'inscrit dans le cadre d'une alliance au sein de laquelle l'homme est responsable, comme gérant de ce que Dieu lui a donné en partage. En Ac 2,42, *l'enseignement et la communion* sont mentionnés ensemble, comme dépendants l'un de l'autre. La grâce exclut les mérites ; elle n'exclut pas la responsabilité.

Dans ce sens, la notion d'*amour inconditionnel* est souvent évoquée aujourd'hui à la manière d'un a priori, sans fondement sérieux. Cette notion peut trouver sa place en rapport avec l'enseignement biblique sur l'élection. Il est abusif de l'utiliser pour pré-supposer que tous les hommes seraient au bénéfice des mêmes promesses.

#### **4. La notion biblique de communion ne peut être envisagée indépendamment des trois événements que sont la Création, la Chute et la Rédemption**

« Tout a été créé par lui (le Christ) et pour lui. Dieu a voulu par lui réconcilier tout avec lui-même, en faisant la paix par lui, par le sang de sa croix » (Col 1,17.20).

Si la Rédemption est au cœur de la révélation biblique, elle ne peut se comprendre indépendamment de ces deux autres événements que sont la Création et la Chute. La communion ne peut être considérée comme une réalité naturelle, allant de soi. Elle doit être restaurée, restituée. Les Écritures nous présentent longuement les exigences qui sont attachées à cette restauration. Il a fallu la mort expiatoire à la croix (Ép 2,14).

Le fait que cette œuvre de Dieu soit imputable à sa seule grâce ne la rend pas d'emblée *inclusive*, indiscriminée. Il n'y a pas de mérites, mais il y a des conditions (2 Ch 7,14 ; Jn 3,16.36 ; Rm 6,8...). La foi, qui est un fruit de la grâce reçue, est nécessaire pour l'appropriation du Salut. La foi suppose la reconnaissance de l'état de péché et un regard pleinement confiant dans l'œuvre accomplie à la croix (1 Jn 1,9). C'est ce que dit la formule de Luther : « Toujours pécheur, toujours repentant, toujours pardonné ». La grâce générale qui main-

tient le monde en mouvement est bel et bien une grâce de Dieu, mais elle ne peut être confondue avec la grâce de la rédemption qui nous réconcilie avec lui et nous fait héritiers de son Royaume (2 Co 5,20).

## **5. Le rapport entre la communion et les doctrines est comparable au rapport entre la foi et les œuvres. La foi est *plus que les œuvres, mais elle n'est pas sans les œuvres***

« Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, dans lequel vous avez persévéré, et par lequel vous êtes sauvés si vous le retenez tel que je vous l'ai annoncé; autrement, vous auriez cru en vain » (1 Co 15,1-2).

Il en est de la communion comme de la foi. La foi sans les œuvres est morte (Jc 2,17; 1 Jn 3,18): ce n'est plus la foi, malgré les discours, malgré les apparences. De même, la communion a un contenu et un sens qu'il ne nous appartient pas de définir à notre guise. L'une comme l'autre ne sont pas que des réalités subjectives.

La communion dans le sens biblique se discerne. Le discernement requis est de nature spirituelle: il est éclairé par l'action de l'Esprit et par l'enseignement transmis dans les Écritures.

« Toutes les doctrines sont importantes, écrit Jean Calvin, mais toutes ne sont pas aussi importantes ». Il nous revient de déterminer s'il y a des doctrines sans lesquelles la communion peut être mise en cause, et si oui, lesquelles. Chaque chrétien porte à cet égard une responsabilité. Parmi eux, certains se doivent d'être particulièrement « attaché(s) à la vraie parole telle qu'elle a été enseignée, afin d'être capable(s) d'exhorter selon la saine doctrine et de réfuter les contradicteurs » (Tt 1,9).

Parmi les enseignements que l'on doit considérer comme étant constitutifs du contenu de la foi, il faut citer ceux qui touchent à l'incarnation (qui comprend la naissance virginale de Jésus), à la rédemption (qui comprend son sacrifice expiatoire) et à l'espérance chrétienne (qui comprend la résurrection corporelle, celle de Jésus et la nôtre).

## **6. La notion biblique de communion comporte une dimension inclusive**

« Toutes les familles de la terre seront bénies en toi » (Gn 12,3).

« Car vous êtes tous fils de Dieu par la foi en Jésus-Christ [...] Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a

plus ni homme ni femme, car tous vous êtes un en Jésus-Christ» (Ga 3,26.28).

Le mot «tous», souvent utilisé dans le Nouveau Testament, est naturellement englobant (cf. par ex. 1 Co 10,17). Ce «tous» désigne ceux qui sont «en Christ»: eux seulement, mais tous. Cela signifie qu'aucune discrimination ne peut être établie, au sein du corps de Christ, pour ce qui est de la communion: riches et pauvres, jeunes et vieux, mais aussi instruits ou peu instruits, installés et marginaux, bien portants, mal portants... On ne choisit pas ses frères, cela peut être rappelé souvent.

Nous l'avons dit, il ne nous appartient pas de choisir, si peu que ce soit, ceux qui nous paraissent dignes, et la Bible avertit à plusieurs reprises contre le risque de mépriser ou même de négliger des «frères» qui seraient sans apparence, sans qualification particulière (Mt 18,6; Rm 14,15; 1 Co 12,25-26). La parabole de la brebis perdue (Mt 18,12-14 et par.) est éloquente, à cet égard.

## **7. La notion biblique de communion comporte également une dimension exclusive**

«Si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres, et le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché» (1 Jn 1,7).

Ce verset, comme bien d'autres, rappelle que la communion est conditionnelle: il n'y a pas de mérites, mais il y a des conditions.

Tout au long de l'Écriture, Dieu reproche deux choses à son peuple: mépriser ceux qu'il agrée et contracter de fausses alliances. Dans les deux cas, la communion est abîmée, dénaturée. La notion biblique de *communio*n ne peut être dissociée de celle de *sainteté* qui implique une double exigence de *séparation* et de *consécration*. L'histoire du peuple d'Israël illustre abondamment ce que signifie cette vocation particulière et ce qui résulte de sa transgression.

Rien n'autorise à penser que ces réalités sont aujourd'hui abolies. Le «mur de séparation» renversé par Jésus-Christ (Ép 2,14) distinguait Israël du reste des nations. Aujourd'hui, c'est «d'entre les nations» que Dieu appelle et rassemble son peuple (Jn 17,6; Ac 26,23). Ce changement est important, mais il ne modifie pas la nature de la communion, la nécessité d'une expiation (He 9,22), la nécessité d'un médiateur (Ac 4,12), la nécessité de venir à lui pour être sanctifié (Jn 3,36; 1 Co 1,2).

Il faut le rappeler: le verbe «juger» a souvent une connotation positive dans l'Écriture (1 R 3,9; 1 Co 5,12). S'abstenir de juger, c'est

faire œuvre de confusion, voire d'idolâtrie (1 Co 6,2s ; He 5,14). Ainsi, le fait que Dieu seul connaisse ceux qui lui appartiennent et le fait qu'il n'y ait pas en nous de discernement infaillible n'abolissent pas notre responsabilité personnelle et communautaire, ni ne rend impossible toute mesure de discipline en matière de communion (2 Co 6,14-16).

Quand nous lisons que « toute Écriture est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre » (2 Tm 3,16), nous entendons qu'il sera toujours nécessaire de veiller à ce que cette discipline, de nature pastorale, soit juste, c'est-à-dire qu'elle ne devienne ni intransigeante ni insuffisante. Il en va de la crédibilité de notre témoignage.

## Conclusion

Quand Dieu dit, la chose existe. En est-il de même pour nous ? Malheureusement – ou heureusement –, non. Pour la mentalité « post-moderne », la vérité n'existe pas ; il y a seulement les représentations que l'on peut en avoir, et les mots. La tentation est grande, alors, d'user de formules positives pour enjoliver la réalité. Il en est de la communion comme de la paix : il ne suffit pas d'en parler pour qu'elle existe effectivement (Jr 6,14). C'est là sans doute une différence entre la réalité psychologique et la réalité spirituelle des choses. Nous ne devrions pas les confondre. Si l'Église de Jésus-Christ se contente d'incantations, si ses offices ou ses prises de parole ne véhiculent que de la poésie, son témoignage sera alors réduit à peu de chose.

Nous avons également vu le mot « communion » associé à telle tradition ecclésiale ou à telle institution nationale ou internationale. Cela devrait nous paraître fort étonnant et même suspect. En réalité, il n'y a qu'une communion qui est en Christ, le Christ des Écritures. Nous ne devrions jamais l'oublier.

